

Carnet du 15 juillet 1986 au 26 août 1986

Dans ce premier carnet, qui couvre seulement quarante jours, René Allio rompt douloureusement avec celle qui a partagé sa vie durant près de vingt ans. La reconstruction s'avérant difficile, il se livre ici à une longue introspection, lucide et brutale, qu'il qualifie de « nettoyage de [s]on dedans ».

Pour recouvrer sa sérénité et oublier une entrée dans la vieillesse qui l'inquiète, le cinéaste, maintenant âgé de soixante-deux ans, prend une série de bonnes résolutions, personnelles et professionnelles. Avouant avoir « mal à [s]on âge », il décide de se remettre à la gymnastique, d'arrêter le tabac et les antidépresseurs. Il se promet de ne plus vivre en ascète mais de se faire plaisir. Il se préoccupe aussi de revenir sur le devant de la scène en publiant rapidement une continuité romancée du Médecin des Lumières et en s'exprimant régulièrement dans des colloques.

Durant cet été 1986, il met à exécution son programme : avec Jean Jourdheuil, il progresse à un rythme soutenu sur le scénario du Médecin des Lumières, dont il détaille les séquences successives tout en songeant déjà à la distribution ; il relit ses notes qu'il espère publier en partie ; il s'engage dans la conception du décor de la Donna abbandonata d'Antoine Bourseiller.

Mais l'artiste a d'autant plus de mal à retrouver l'enthousiasme et l'énergie que l'état de santé de sa mère Léo se dégrade. Il a néanmoins deux motifs de satisfaction : Paul, son fils aîné, s'est engagé dans un prometteur premier roman ; Nicolas Philibert, son ancien assistant et compagnon de route, part pour la Chine tourner Une histoire de vent avec Joris Ivens et Marceline Loridan.

15 juillet 1986

Un Médecin des Lumières

Terminé cette nuit la première partie de la séquence de la rencontre à la clairière, ça roule.

Je peux donc écrire ce qui suit :

Il y a trois ans, j'écrivais ici : « Qui a été ma jeunesse et ma vie ne sera pas ma mort ». C'était fin 82. Il m'aura fallu plus de trois ans, et plonger complètement dans la compulsion masochiste du recul devant ça, pour arriver à faire le vrai choix. Le temps ne compte pas, l'essentiel c'est cet acte enfin assumé.

La réalisation de *La Vieille Dame indigne* disait la capacité à tout moment de sa vie, même tard, d'y assumer sa liberté, avec optimisme et humour, contre la mort. C'est au cœur du film, et ça en rayonne. J'ai prétendu ensuite cette histoire trop « légendaire », irréelle, que la vie, « ce n'était pas si simple ». C'était parler de moi et de ma difficulté à me rendre libre moi-même, semblablement.

Je le fus pourtant avant et pendant le tournage. Sont revenues, après, mes difficultés à me rendre libre, pas vis-à-vis de Christine (qui n'a fait que venir remplir ce vide), mais d'abord vis-à-vis de moi-même.

En vérité, ces longues années d'une passion si longtemps vivifiante et ensuite mortelle n'ont été que le long parcours, la longue épreuve et le détour pour le retour à la question du vrai choix. Mais « enrichi » sur le sujet, si je puis dire, ayant fait « le tour de la question » : le vrai choix de vivre libre.

Alibis tous les discours qui enrobent nos actes aliénés, que nous rationalisons. Quand on les connaît bien enfin, il faut traiter nos vieux démons comme Turenne sa carcasse.

Tout ce qui vit en avant de moi, Pierre, Simon, Paul⁴, mes désirs, mes projets, ce que j'écris, ce que je dessine, mes films à venir, voilà ma liberté d'aujourd'hui. Et Anne⁵ aussi.

Je serai donc le Vieil Homme indigne. Et c'est maintenant que je dois revoir mon film.

Enfin se souvenir que tout ceci est banal, relève du tragicomique. En attendant de relever du tendrement amusant.

Je me suis acheté une chaîne hi-fi pour écouter disques et cassettes, prix raisonnable, mais c'est une dépense qui compte quand même. J'ai besoin qu'on fasse des folies pour moi. À défaut de quelqu'un, pour le moment, ce sera moi.

Soir. Onze heures trente.

Journée à corvées, courses, etc. Vu mon médecin, après analyse de mon sang. Tout va bien. OK pour cours de gymnastique.

Besoin de souffler.

Le sentiment d'avoir passé le cap le plus dur pour la question Christine me fait sentir la fatigue de la tension nerveuse. Je m'accorde une longue nuit de

4. Les trois fils de René Allio : Paul, né en 1953, Simon, né en 1965, et Pierre, né en 1970.

5. Anne de Sales (1954-) : amie de René Allio, docteure en anthropologie de l'université Paris-Ouest-Nanterre.

sommeil. Il faut tenir bon sur ça et maintenant s'attaquer à la question scénario. De longues nuits de sommeil, de longues journées de travail. Mais rien ne se fera de bon sans l'enthousiasme intérieur retrouvé. À retrouver.

16 juillet 1986

Il faut maintenant gagner sur le travail comme je suis en train de gagner sur Christine et surtout sur moi-même. Comment? Discipline de travail d'abord. Se mettre chaque jour devant la page. À partir de dix heures le matin jusqu'à treize heures, de quatorze à vingt heures, de vingt-et-une heures à minuit.

Quand des heures de détente? Le soir.

Ce que j'ai investi dans mon personnage de médecin vient de moi, beaucoup de mes luttes et de mes difficultés. Ça parle de la vanité de l'idéologie et d'une fausse science, mais cela dit aussi la justesse d'un projet moral.

Mais il faut y retrouver aussi ce qu'il y a dans *La Vieille Dame indigne*: l'amour de la vie.

Trimballer dans sa tête la pensée de ça, du film, du personnage, de moi écrivant, et rien que de ça.

Avoir confiance en moi. J'en ai toutes les raisons. Commencer à se regarder avec un peu plus d'humour.

De quoi ça vient, l'humour? D'un jugement lucide sur ce qui est, ce qu'on est, ce que sont les autres, comment est la vie. Du refus de se laisser aller à la dramatiser, d'avoir la pudeur de n'en pas faire des tragédies. De la générosité et de l'amour que l'on garde malgré tout pour la vie, pour les autres, qui sont comme nous aussi piégés, et aussi « aimables » que nous. L'humour, c'est la contradiction assumée entre le jugement porté objectivement et l'indulgence.

Jean Joudheuil à qui je raconte ce qu'il se passe dans la vie de Christine et de moi : « Nous sommes tout de même de drôles de bestiaux! »

17 juillet 1986

Minuit.

Terminé la séquence de la clairière. À taper, corriger.

Déjeuné aujourd'hui avec Serge Toubiana⁶ pour lui parler de la publication de mes notes. Il est d'accord pour le faire, intéressé, demande qu'après le scénario, je lui propose un échantillonnage.

6. Serge Toubiana (1949-): journaliste et critique de cinéma français, il a travaillé avec René Allio sur le scénario de *Moi, Pierre Rivière...* en 1975. En 1986, il est rédacteur en chef des *Cahiers du cinéma*.

18 juillet 1986

Compte-rendu dans *Le Monde* d'un travail de Marcel Conche⁷ sur les fragments d'Héraclite republiés. À acheter.

Unité des contraires, pas de justice sans injustice, de jour sans nuit, de bonheur sans malheur, inséparables, inconcevables les uns sans les autres. Loi du monde que :

« Les hommes persistent à méconnaître, car leur pensée est unilatérale. Même s'ils accumulent des savoirs multiples, ils demeurent ignorants tant qu'ils continuent à rêver qu'ils peuvent avoir le beau sans le laid, l'égalité sans l'inégalité, la paix sans la guerre, la vie sans la mort, ou encore le bonheur sans le malheur. La sagesse du philosophe consiste d'abord à l'éveiller à cette compréhension de la totalité. "Tout est un" dit Héraclite, parce qu'il est lucide face au tragique, il est serein dans une pleine acceptation de la vie. »

Autre donnée fondamentale :

« L'impermanence de toute chose ». « Tout cède et rien ne tient bon », « tout s'écroule ». « Le monde (et le sujet lui-même) n'est que mouvance ininterrompue et mouvement incessant ».

C'est à ça qu'il faudra accéder. La conscience de ça, et de mon propre mouvement, sans cynisme, car ce n'est pas tant que « le monde ne soit pas bon », comme je finissais par le penser ces temps derniers, c'est qu'il est ainsi, simplement.

L'humour, dont je suis encore loin, c'est une façon d'assumer ça.

En tout cas, je suis de mieux en mieux le capitaine de mon bateau, d'autant mieux que j'ai voulu le rester dans le mauvais temps et que je commence à voir s'approcher les eaux calmes et le lever du bon vent.

Et il faut mourir, pour pouvoir renaître.

Je veux avoir du plaisir, du succès, inventer, gagner de l'argent, payer mes dettes, inventer encore.

19 juillet 1986

Travail cet après-midi avec Jean Jourdheuil. Préparé le dialogue du début dans la scène du débat philosophique.

Le récit commence à prendre une épaisseur, tout commence à se tisser. Et je n'ai plus de doutes sur la rédaction (concision ou pas, mode romanesque, etc.) et je sais que c'est ça.

7. Marcel Conche (1922-2022) : philosophe français, professeur émérite à l'université Paris 1, spécialiste de philosophie antique et d'histoire de la philosophie.

État nouveau : être en accord avec soi-même. J'y accède. Le « problème Christine » qui, à chaque instant de ma vie, nourrissait un sentiment d'échec, s'estompe et change de nature parce que mon image est en train d'y changer : j'aime comment je veux le vivre, et comment déjà je n'en suis plus bouffé. Je commence à m'aimer. Ce n'est pas rien. Quelque chose du matin qui se lève et devient.

Hier, Héraclite, dans *Le Monde*, et quelques pensées qui me font signe, et ce soir, à la télévision chez Michel Polac⁸, Clément Rosset, que je découvre, que je dois lire et qui, sans doute, a quelque chose à me dire en ce moment.

À travers le débat à la télévision, venue l'idée du jeu, de l'activité gratuite, pour le plaisir. Moi qui ai presque toujours eu des buts, entêté et organisé, travaillant à les atteindre (n'est-ce pas ce que j'ai choisi avec le cinéma?), travaillant à faire du sens, n'est-ce pas ça avant tout, qu'il faut que je retrouve, ça qui est la liberté intérieure, personnelle? Bien sûr. Il n'y a que lorsque je peignais que j'ai été dans cette liberté-là.

Se rendre libre comme ça pour tout.

20 juillet 1986

Clément Rosset encore, ce qu'il dit de ceux qui souffrent de voir le monde mal fait, ses injustices et ses malheurs, qui ont un projet « moral », ou, pire pour lui, un projet d'action pour le changer. Pour lui, cette attitude et ces engagements ne renvoient d'abord qu'à leur incomplétude, au fait que c'est le signe de ça en eux, d'abord, que ces préoccupations révèlent. « Tous malades » en somme. S'ils pensent d'abord au mal, c'est qu'ils sont mal. Attitude d'abord masochiste, donc.

Comment ceci n'aurait pas un écho, en moi, en ce moment où, une fois encore, je me remets en question, ce que j'ai fait et ce que j'ai été et comment je l'ai vécu?

Moi qui ai dit un jour (c'était à Evora, il y a trente ans, à Buri⁹, jeune peintre suisse) : « J'ai mal au monde ».

C'est vrai que c'était à moi d'abord, que j'avais mal.

8. René Allio fait allusion à l'émission hebdomadaire de débat *Droit de réponse*, présentée par le journaliste Michel Polac et réalisée par Maurice Dugowson. Le philosophe français Clément Rosset (1939-2018) était venu présenter son dernier livre, *Le Philosophe et les Sortilèges* (Éditions de Minuit, Paris, 1985), expliquant que, pour lui, les idées de changement du monde et de fin du monde offrent pour point commun de viser toutes deux un même exorcisme du réel.

9. Samuel Buri (1935-) : artiste suisse formé à l'École des arts appliqués de Bâle. En 1959, il s'installe en France, à Paris, puis à Givry près d'Avallon. Influencé par l'abstraction lyrique, il travaille sur la couleur à partir de grilles et de trames, composant et décomposant les motifs, dans le sillage du peintre Sam Francis.

Mais si cette crise est encore celle d'un « passage », d'un « changement de peau », elle n'est pas, comme les précédentes, une façon de reconstruire, dans la fuite en avant, le discours qui change en choix l'acceptation des conséquences de conduites infécondes. Je sais bien que je creuse, cette fois, autour de la racine essentielle, le cœur et l'origine de mes conduites et de mes conflits.

Et l'accès à cet âge dont j'ai rêvé longtemps — (comme une promesse à soi-même, « je sais que c'est dans ma vieillesse que je m'accomplirai »), qui serait donc ma vieillesse, mais vécue encore mieux comme de la vie toujours vivante, dynamique, et qui, même si elle me conduit bien vers la mort plus proche —, sera encore poussé mieux, plus haut, en tout cas meilleur, encore mieux, créateur, inventeur, « sortant des choses de moi ».

Et si ces choses que je sors de moi devant les autres sont des films ou des dessins, ou des histoires, ou des mises en scène, c'est du monde comme il est qu'elles doivent parler, de ce qui s'y vit sous nos yeux, dans un témoignage qui ne soit pas amer, mais généreux.

Et si *La Vieille Dame indigne* est bien en ce moment (j'ai organisé une projection pour le 23 juillet) le modèle de ça pour moi, c'est qu'elle est, en effet, d'abord un constat de ce qui est, sans complaisance morbide, mais avec amour et humour envers ceux qu'elle regarde vivre. Et la leçon que donne cette vieille dame, c'est bien de ne pas entrer dans les considérations « morales », les « problèmes » des uns ou des autres, ou même les siens propres. Elle prend justement le monde comme il est et s'en tient aux actes où elle trouve son plaisir et son jeu.

Ce retour à la liberté du jeu, c'est ce qui est en question ici, pour moi. Et la leçon qu'elle me donne, par mon travail ancien interposé, accompli dans un moment de bonheur, c'est celle-là : fais comme tu sens, fais comme tu veux, pas comme tu « dois », fais pour ton plaisir, « ce sera pour celui des autres aussi ».

Morale. Voilà une notion qui a joué un grand rôle dans ma vie, et c'est en son nom que j'ai fait beaucoup de choses, à commencer par mes films. La voilà aujourd'hui remise en question pour la première fois. Cet examen ne se fera pas en un jour, et je ne préjuge pas de ce qui en sera la fin. Là aussi, plus de volontarisme.

Fin du *Bon Petit Henri*

« Mort après vingt années de quête et de pérégrinations harassantes, à travers les pays et les gens hostiles, après bien des épreuves, après avoir connu la fatigue, la faim, la soif, la solitude et l'indifférence des hommes, le disciple qui le cherchait toujours, comprit comment trouver le Maître dont il attendait la révélation dernière, le sens du grand Tout, le maître-mot. C'était en haut d'une immense montagne aux pics redoutables, escarpée, coiffée de tempêtes. Il entreprit de la gravir et ce fut la dernière de ses épreuves. Elle dura jusqu'au-delà de ses forces. Enfin,

épuisé, mais sûr du couronnement proche des efforts de toute sa vie, il atteignit le sommet. Le Maître s'y trouvait en effet, sur le plus haut rocher qui dominait les précipices, en méditation. Le disciple arriva près de lui et l'observa un moment. Et soudain, la révélation se fit dans son esprit. Il ne posa pas la question dernière au Maître. Il le saisit à bras-le-corps, le précipita dans l'abîme, et prit sa place. »

Oui, le retour au bonheur et au plaisir, à la liberté. Et c'est vrai qu'il ne va peut-être pas être aussi rapide, et qu'il y a encore des moments de retombée, le « difficile ». Mais justement, c'est ce « difficile » que j'ai choisi. Et chaque fois que je le vaincs, je sais que je fais un pas de plus. Mais surtout, c'est l'accord avec moi-même, la certitude que j'ai fait le choix vrai, que c'est l'accomplissement de mon moi qui est en jeu, qui me fait vivre ce passage avec une sorte d'euphorie sous-jacente même aux moments durs. Je suis comme dans l'amour physique, lorsque l'on sent que la jouissance est en train de monter en soi, dans tout son être, et va dans un instant éclater. Que cette image me vienne à l'esprit, n'est-ce pas qu'il s'agit bien de ça, jouir de la vie ?

Alors, il y aura encore quelques à-coups, d'autres moments difficiles, mais le vrai est au bout, une bonne fois. Oui, il y aura d'autres batailles, pour se refaire une place, pour gagner le succès, d'autres peines. Mais je serai là.

21 juillet 1986

Soirée chez Jean Jourdheuil et Jacqueline¹⁰ hier au soir. Nous avons parlé de nous et de notre place dans l'institution. Trop marginale, à mon goût. S'y refaire une place de premier plan.

Il a trop tendance à analyser tout ça à partir, justement, de l'institution. J'ai insisté pour lui dire que les vraies places se font avec ce que l'on fait, pas avec les stratégies de production vers les instances, qu'il n'y a de bonnes stratégies (qu'il en faut) qu'à partir de la nouveauté de ce que l'on fait et veut faire.

Or, la situation du théâtre aujourd'hui est caractérisée à mon sens par la fin, en liquéfaction, de ce qui vécut et proliféra à partir des apports du cartel : les pièces du grand répertoire international, montées et jouées pour questionner l'art théâtral en même temps que la vie contemporaine. Ces pièces ont servi à une nouvelle sorte d'auteurs, les metteurs en scène, à s'exprimer, à dire, à « produire du sens ». Mais ce mode de recherche et de parole est exsangue, en bout de course, et la domination actuelle de l'image, qui a pris le pas sur tout sous l'influence du cinéma et de la médiatisation, est une impasse. Les jeux formels s'épuisent vite, et ils se font au détriment de ce qui est fondamental au théâtre. Si donc l'on veut y faire quelque chose de neuf, c'est par un retour au texte, un retour à ça, en avant de là où nous en sommes, pas en arrière évidemment. Les grands textes

10. Jacqueline Barbé : enseignante, compagne de Jean Jourdheuil.

peuvent encore servir à dire, mais il faudra d'abord les quitter et commencer par réapprendre à dire tout seul, avant de pouvoir éventuellement y revenir. L'avancée passe donc par la décision de passer vraiment à l'écriture.

Écrire, cela signifie oser dire soi-même sans se cacher derrière un auteur, fût-il grand. Et le public a besoin d'entendre parler les pièces, en direct, pas par le biais des mises en scène. Ce qui implique de revisiter le théâtre où c'est le dialogue de l'auteur, joué par les acteurs, qui dit (ce qui implique aussi un travail de la mise en scène et de la scénographie dans cette visée), de revisiter aussi le boulevard oui, et le jeune théâtre anglais des années 50-60 qui a parlé de ce qu'il entendait, de la vie autour de lui, comme le fait aujourd'hui chez nous le cinéma avec un auteur comme Rohmer¹¹ par exemple. Avoir ses idées et ses vues à soi, et avoir le courage de les exprimer sans s'abriter derrière un nouvel auteur. Avancer enfin démasqué. Et le public en sera soulagé, il en redemandera.

Pas plus difficile à faire que le scénario que nous faisons en ce moment, Jourdheuil et moi. Nous écrivons très bien tous les deux, en particulier les dialogues. Et donc je lui ai proposé que nous écrivions une pièce ensemble, d'abord. Que nous fassions d'abord cet investissement. Et nous verrons comment la monter après.

Parlé avec lui de Clément Rosset. Il l'avait lu quand il préparait son spectacle sur Montaigne¹², il m'a passé six ouvrages de lui.

Et, donc, de Clément Rosset, cette petite introduction à *La Force majeure* :

« La joie est par définition illogique et irrationnelle. La langue courante en dit là-dessus plus long qu'on ne pense. Lorsqu'elle parle de "joie folle" ou déclare de quelqu'un qu'il est "fou de joie". Il n'est effectivement de joie que folle, tout homme joyeux est à sa manière un déraisonnant.

Mais c'est justement en cela que la joie constitue la force majeure, la seule disposition d'esprit capable de concilier l'exercice de la vie avec la connaissance de la vérité. Car la vérité penche du côté de l'insignifiance et de la mort, comme l'enseignait Nietzsche et l'enseigne aujourd'hui Cioran¹³. En l'absence de toute raison crédible de vivre, il n'y a que la joie qui tienne, précisément parce que celle-ci se passe de toute raison. »

Dur, dur, le passage.

11. Éric Rohmer (1920-2010) : cinéaste et maître de conférences à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, il réalise, dans les années 1980, un ensemble de films nommé *Comédies et proverbes*. En 1986, il achève *Le Rayon vert*, œuvre émaillée de vers extraits du poème d'Arthur Rimbaud *Chanson de la plus haute tour*.

12. *Le Rocher, la lande, la librairie*, d'après Montaigne, texte d'Hector Bianciotti, mise en scène de Jean Jourdheuil et Jean-François Peyret.

13. Emil Cioran (1911-1995) : philosophe et romancier roumain, d'expression roumaine puis française.